

l'avis de brian

Dis, Brian, c'est loin, la plage ?

Le chanteur de la Californie des années soixante, insouciant, sportive, dragueuse, le bâtisseur du son Beach Boys qui a fait rêver les Beatles et les Who et plus récemment David Lee Roth, émerge d'une réclusion dramatique de près de deux décennies. Entre deux tics et trois pannes de secteur, le génie de la surf-pop raconte son album solo à un million de dollars et accepte de tordre le cou à la légende ensoleillée.

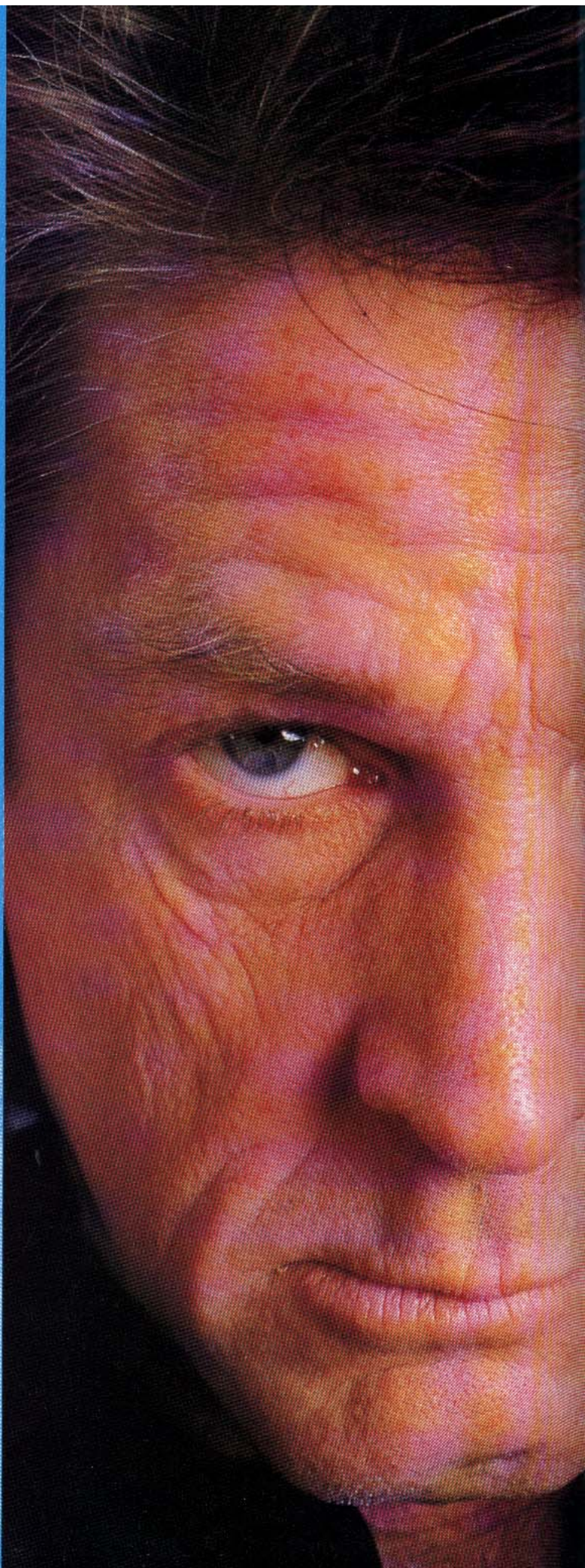
« Moi, je déteste le surf, j'en ai fait une seule fois et j'ai pris la planche sur la tête, j'ai arrêté tout de suite et pour toujours... »

Brian Wilson, solidement encadré par deux jeunes colosses californiens (donc blonds) qui veillent de très près à ce qu'il ne déraile pas s'allonge sur le divan de sa suite sans un regard, comme s'il allait commencer une séance de psychanalyse ! C'est vous dire dans quel état est le grand dadaï de la plage. Pourtant, entre mille petits trous noirs qui vous laissent sans voix, l'architecte du plus célèbre mur de son du monde fait face courageusement et, malgré l'heure matinale, raconte la vie de Brian, longtemps menacée. Il revient de loin. De 62 à 66, il était LE novateur de la musique blanche américaine. Après 1966 et son chef-d'œuvre (pour les Beach Boys) « Pet Sounds », il s'est terré dans un appartement

de Pacific Palisades, au bout de Sunset Boulevard, avec ses drogues et, malgré un passage-éclair sur « Holland » en 1972, a sombré dans une forme de déroute schizophrénique dont l'énigmatique Docteur Eugene Landy, une espèce de Rod Stewart de la psychothérapie californienne de cinquante-trois ans, très contesté sur la Côte Ouest, l'a plus ou moins sorti après cinq ans de prise en charge vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« J'ai fait l'imbécile et je le regrette. J'ai été si flemmard, j'ai pris tellement de drogues ; elles m'ont vraiment bousillé le cerveau ; moi, je me droguais parce que je voulais fuir LA MUSIQUE ; je suis tellement branché sur la musique que je n'arrive jamais à l'arrêter, elle est tout le temps là, dans ma tête... Un jour, je me suis dit : je vais quitter la musique pendant quelque temps, je vais faire retraite dans ma chambre à coucher et me bourrer de drogues, ouais, j'ai été dans une phase comme ça... Aujourd'hui, je veux continuer à faire de la musique et ne jamais m'arrêter, comme je veux habiter pour toujours dans une maison sur la plage à Malibu. »

Wilson a failli y passer comme son frère Dennis, le plus allumé des Beach Boys, qui a définitivement disjoncté en 82. Il a été sauvé par Eugene Landy, rencontré en 75, viré en 76 et rappelé en 82. Eugene est aujourd'hui son manager, le





producteur exécutif de son disque, le co-auteur de cinq de ses chansons et son associé au sein d'une société appelée en toute simplicité Génie et Matière Grise, un véritable encerclement sur lequel le procureur général de Californie doit d'ailleurs prochainement se pencher. « J'ai fait sa connaissance par l'intermédiaire d'amis de sa femme » — Et ça colle vraiment entre vous ? — (avec une petite voix) Oui. Après une année d'intense introspection et de conversation avec le Docteur Landy, j'ai décidé de bouger et d'essayer d'enregistrer un album solo (1). Je lui ai seulement posé deux conditions ; d'abord, il en serait le producteur exécutif et lutterait pour les questions de business et ensuite je le ferais à mon rythme. Ainsi, nous avons pu choisir tranquillement dans les chansons que j'avais écrites depuis cinq ans ; il y en avait une centaine environ et nous avons finalement travaillé sur une quinzaine. Le prochain album est déjà à moitié écrit, nous l'enregistrerons dans un an.

— Tu as un jour dit que dans une chanson, tout était affaire de « bag », d'enveloppe sonore. — Tout est important, la mélodie qui exprime la chanson, les paroles qui donnent le message. La mélodie et les mots doivent pouvoir se marier et la production est la vue générale de ce que doit être le son. Tout doit marcher la main dans la main. Et le « bag », c'est le truc que finalement tu ressens, qui est parfois rythmique, boum, boum. Moi, je commence par le « bag », ensuite la ligne mélodique et enfin les paroles. Et j'écris et compose la nuit au piano (un Schaefer and Sons) et au calme. — Étais-tu conscient en 1961, 62, à tes débuts, d'être le créateur d'un son unique ? — Ouais, je savais que j'apporterais en ville (Los Angeles) un son chouette et j'étais fier ; et j'en suis toujours fier, car la musique des Beach Boys montrait et représente encore le bonheur et la joie de vivre en Californie du Sud. — Alors, est-ce que le reclus va enfin monter sur scène ? — Absolument, en janvier ou février prochain, je serai sur scène pour donner les Brian Wilson Concerts, une

tournée mondiale de trois ou quatre mois. Pour l'instant, je n'ai encore choisi qu'un seul musicien ; j'en aurais au moins dix, peut-être vingt (il n'a pas l'air très sûr de son affaire et suit des yeux, lentement, le trajet de sa main qui décrit un demi-cercle dans l'espace et qui comme dans les meilleurs films d'horreur, ne veut plus retomber. Panne d'une minute ; Brian Wilson, quarante-six ans, atterrit enfin pour préciser ce qu'il tient à chanter en public). « Love And Mercy », mon titre préféré, et une chanson que le docteur Landy m'a demandé d'écrire comme un message d'amour à l'intention des autres, « Let It Shine », la chanson préférée de mes filles (elles m'ont écrit pour me le dire), puis tout le reste de mon album solo et des titres des Beach Boys ainsi que des vieux trucs de la chanson américaine que j'adore : « Come Go With Me », « Over The Mountains », « Happy Birthday », trente titres au total ; et ça va chauffer, ouais, ouais, vous allez voir ; il y aura une chorégraphie ; elle est déjà prête pour « Love And Mercy » et « Night Time ». Et voilà qu'il se compare à George Michael et qu'il assure de son énergie retrouvée depuis qu'il a perdu, grâce à Landy, cinquante-huit kilos de mauvaise graisse. « Je vais sauter en l'air, courir au-dessus des amplis, vous verrez. — Nous verrons. — Je veux leur montrer que Brian Wilson est EN VIE ; je vais traverser les airs, retomber sur le cul, me relever, ça va bouger et le micro ne va pas rester en place. — Et les Beach Boys ? — J'ai arrêté de travailler avec eux il y a quelque chose comme deux ans. Pour moi, les Beach Boys, ce sont DEUX chansons : « Good Vibrations » et « California Girls ». C'est un bon groupe qui a toujours été très enthousiaste à propos de ma musique et de la musique en général et aussi des concerts. Je n'ai pratiquement jamais tourné avec eux ; pourtant, j'aurais dû vraiment le faire et là, j'ai laissé passer un truc ; pour ça et pour d'autres choses, ils m'ont un peu cassé les pieds. Je ferai peut-être un ou deux concerts avec eux dans quelques mois, tout dépendra de mon propre

planning... — Paul McCartney a l'habitude de dire que votre « Pet Sounds » est le plus grand album de l'histoire du rock. — Ouais, mais moi, je dis que « Rubber Soul » a été pour ma part le plus grand album et c'est ensuite que j'ai écrit et produit « Pet Sounds » à cause de « Rubber Soul ». Et après, Paul McCartney a fait « Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band » à cause de « Pet Sounds », marrant, non ? « Sergeant Peppers » est encore meilleur que « Rubber Soul », surtout le titre de Ringo. « With A Little Help From My Friends ». — Tu n'as jamais pensé à travailler un jour avec les Beatles ou au moins Paul McCartney ? — Non, mais il y a quelques jours, George Harrison a appelé Eugene Landy et il veut travailler avec moi, alors on va voir ce qu'on peut faire tous les deux. Je suis très, très excité à l'idée de travailler avec lui ; je veux jouer avec lui, chanter avec lui et produire son disque. J'aimerais également un jour collaborer avec Sting, j'aime tellement sa voix, et sa musique n'est pas mal non plus, c'est même probablement l'une des meilleures que j'aie entendues. » Comme il le chante dans « Night Time », qui sera l'objet de son unique video, Brian est plutôt un oiseau de nuit. « Chez moi, à Malibu où j'habite depuis 1983 dans une beach-house, le soir, je regarde la chaîne rock MTV et je ma tiens ainsi au courant de la new wave qui souffle alternativement le chaud et le froid. — Comment Brian Wilson en est-il venu à la musique ? — Par Chuck Berry qui m'a fait découvrir le rock'n'roll et un groupe vocal que vous ne connaissez pas en France, les Four Freshmen, (2) qui ont défriché les bases de l'harmonie vocale moderne. A seize, dix-sept ans, pendant mes deux dernières années au lycée, j'étais fondu des Four Freshmen, j'étudiais leurs chansons ; je rentrais de l'école et je courrais me mettre au piano travailler leurs titres. Ensuite en 61, c'est Phil Spector qui m'a donné l'envie de produire des disques, qui m'a inspiré ; mais il n'a jamais été question de travailler avec lui ; ce type me fait

(suite page 99)

(Trois Orfèvres) ■ **Dinamo Remont** : 4/12, Montluçon (Le Guingois) ■ **Renaud** : 7/12, Strasbourg (Hall Rhénus) ; 8, Montbéliard (Parc des Loisirs et des Expo de Voujeaucourt) ■ **Nathalie Cole** : 6/12, Paris (Olympia) ■ **Suicidal Tendencies & M.S.T.** : 9/12, Paris (Élysée-Montmartre) ■ **Xamahal** : 9/12, Créteil (M.J.C.) ■ **Wishes Valley et Chihuahua** : 10/12, Champs/Marne (Capsul) ■ **O.T.H.** : 10/12, Reims (Usine) ■ **Festival Speed/Trash/Metal** : 10/12, Poitiers (Confort Moderne) (avec Loudblast, Agressor, Nomed, Tork Ran) ■ **Ludwig Von 88/Nonne Troppo/Androphil 5** : 13/12, Tours (Bateau Ivre) ■ **Paga** : 13/12, Paris (La Cigale) ■ **Dirty Roten Imbeciles & Gang Green** : 14/12, Paris (El Globo, 8, bd de Strasbourg) ■ **Kingsnakes** : 15/12, Reims (Balthazar) ■ **Express Line** : 17/12, Morsan/Orge ■ **Cyclope** : 18/2, Cahors (Foyer Valentré) ■ **Suspenders** : 18/12, Montluçon (Le Guingois) ■ **Snapping Boys & No Comment** : 20/12, St-Étienne (Théâtre Copeau) ■ **The Psalms** : 25/12, Paris (Gd Auditorium de Radio France) ■ **Jazz à la Bastille** : les 26 et 27/12 avec Alain Jean-Marie Mal Waldron et Marion Brown ; le 28 « New York à Paris » avec L. de Wilde, R. Moore, S. Debriano, S. Everett ; le 29 avec L. Sclavis, Trio Machado ; le 30 avec L. Sclavis. Paris (Café de la Danse). — MARC LEGENDRE.

P.S. : Les dates pour la période 15/12-20/01 qui ne seront pas parvenues au journal le 25/11 au plus tard ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention « Concerts » sur l'enveloppe de votre envoi. Merci.

L'AVIS DE BRIAN

(suite de la p. 63)

peur, je ne l'aime pas, je l'ai rencontré quelques fois et il s'exprime très bizarrement, sa voix est insensée... » En insistant, on apprend que Spector aurait approché le Docteur Landy en 85 pour produire Brian Wilson, mais que les deux bizarres n'ont jamais pu se mettre d'accord sur les termes financiers d'un éventuel contrat. « Chez moi, j'écoute aussi

Gershwin, Tchaikovski et Brahms, des classiques, mais seulement ces trois-là. Et puis invariablement, dans l'ordre, les Rolling Stones, les Beatles et les Three Dog Night, Sting, Aerosmith et pas mal d'autres. Mais jamais de jazz, je déteste le jazz. Et je nage, je cours et même parfois, je fais des balades. Et puis, au moins une fois par jour, je me mets au piano, je travaille, je fais des gammes et j'ai un petit magnéto toujours prêt à servir et je nourris mes chansons petit à petit comme un père. »

— Comment vous vous y prenez pour votre mur du son ? — *Tout simplement, je prends dix pistes et je commence à enregistrer une voix sur la première, je lui colle une seconde voix dessus et je les charge, je les fais grossir ; généralement, je ne mets pas d'écho tout de suite ; même chose avec la seconde piste, puis la troisième, la quatrième, etc... Et je mélange le tout en mettant de l'écho, de la réverbération et je joue le tout très fort ; ça donne un son incroyable qui sonne comme les voix du ciel et pour ça, je n'ai pas besoin d'un studio personnel, je peux le réaliser n'importe où. Si un jour je possède mon propre studio, je veux une console automatique par ordinateur SSR reliée à deux fois vingt-quatre pistes d'enregistrement ; avec ça, ça devrait pouvoir aller. Je resterai toujours fidèle au son de Phil Spector, pas question d'en changer, mais ça prend du temps ; pour faire les voix de « Rio Grande », j'ai mis une semaine. » — JEAN-MARIE LEDUC.*

(1) « Fin 83, quand nous avons commencé à écrire, Brian et moi, les premiers titres étaient à usage purement thérapeutique, mais très vite, il nous est apparu que nous écrivions réellement bien ensemble. En 1984, Brian a travaillé sur le dernier album des Beach Boys, mais il est devenu vite évident que les B.B. n'appréciaient pas ses talents ou ne réalisaient pas qu'il était de retour parmi eux. Quand ils ont nommé Steve Levine comme producteur, j'ai rediscuté avec Brian et l'ai décidé à entreprendre une carrière solo. » (Docteur Eugene Landy).

(2) Groupe d'Indianapolis formé en 1948 et qui connut un grand succès populaire avec trois tubes autour des années 55-56.